

Rencontres Wagnériennes



Cercle International Richard Wagner



N°341

Janvier - Mars 2019



Siegfried Wagner en 1900.

Photo de Josef Löwy (1834–1902), photographe de la Cour de Vienne.

Siège Social : 198 rue de l'École Normale 33200 Bordeaux - ☎ 06 41 40 04 74 - Courriel : rwb@warcana.fr
C.C.P. BORDEAUX 2098 83 C

0760-0933

Les Rencontres Wagnériennes sont soutenues par



NOS PROCHAINES RENCONTRES

- **Samedi 19 janvier 2019 à 15 heures au GTB, foyer Lalande :**
« *Peau d'Ours (Der Bärenhäuter)*, premier opéra de Siegfried Wagner »,
par Michel Casse
- **Samedi 9 février 2019 à 15 heures au GTB, foyer Lalande :**
« **Wagner et Rossini** », par Michel Casse
- **Samedi 16 mars 2019 à 15 heures au GTB, foyer Lalande :**
« **Fanny Mendelssohn, un destin de compositrice** »,
par Séverine Garnier, critique musical au journal *Sud Ouest*.
- **Samedi 13 avril 2019 à 15 heures au GTB, foyer Lalande :**
« **Présentation des Maîtres-Chanteurs de Nüremberg** », par Michel Casse
- **Samedi 18 mai 2019 à 15 heures au GTB, foyer Lalande :**
« **Wagner, Dali et Kandinsky, l'art total** », par Marie-France Jacquin
- **Samedi 15 juin 2018 :**
Sortie de fin d'année. Lieu et sujet à préciser.

Le Président et le Comité Directeur des
Rencontres Wagnériennes
vous présentent tous leurs vœux pour 2019
et vous souhaitent
de grandes émotions musicales

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ET ÉLECTION DU BUREAU

L'Assemblée générale statutaire s'est tenue le 19 décembre 2018. Après approbation des rapports d'activité et financiers, elle a procédé à l'élection du bureau. M. Dambron ne faisant plus partie des Rencontres, se représentait pas. Tous les candidats issus du précédent bureau ayant été élus à l'unanimité, la composition actuelle du bureau est la suivante :

Président : Michel Casse.

Vice-présidente : Marie-France Jacquin.

Secrétaire : Josette Lenoir.

Trésorier : Hubert Lenoir.

Membres : Francis Bourdain et Jean-Luc Garcia.

PROCHAINS CONGRÈS INTERNATIONAUX

Le Congrès international des Cercles Wagner 2019 se tiendra, comme indiqué précédemment, à **Venise**, du **28 novembre au 2 décembre**. Le programme précis n'a toujours pas été arrêté. Nous vous tiendrons au courant.

Dans le cadre du 250^e anniversaire de la naissance de Beethoven, le Congrès international 2020, quant à lui, se déroulera à **Bonn**, du **23 au 27 septembre 2020**.

SI CLARA SCHUMANN AVAIT EU LA PILULE...

Texte de la conférence donnée par Séverine Garnier
le 3 février 2018 au Grand Théâtre de Bordeaux



Clara Wieck vers 1838.

Clara Schumann (1819-1896) est trop souvent reléguée au rang de « femme de Robert Schumann ». Pourtant, son destin de prodige, d'interprète, de compositrice, de muse fait d'elle l'une des figures essentielles de la vie musicale au XIX^e siècle. La condition féminine de son époque et ses dix grossesses ont lourdement pesé sur sa carrière artistique. Pour nous, mélomanes, lectrices et lecteurs du XXI^e siècle, ayant vécu un siècle de libération de la condition féminine, c'est une évidence. Comment relire alors cette vie extraordinaire ?

Clara Wieck, la *wunderkind*

Le 7 mai 1827, Friedrich Wieck entame le journal intime de sa fille Clara. « Mon père et ma mère étaient tous deux très occupés d'enseignement et de plus ma mère s'exerçait au piano deux heures par jour. J'étais le plus souvent laissée à la garde de la servante Johanna. Elle parlait avec difficulté et ce doit être pour cela que je n'ai pas prononcé un seul mot avant quatre ans et demi. » On peut s'étonner de cet acte volontaire de communication publique.

Car même si l'écriture du journal intime est une pratique très appréciée des lettrés du XIX^e siècle, la question demeure : pourquoi un père écrirait-il à sa place le journal intime de sa fille ? Si ce n'est qu'il a déjà conscience que Clara la *Wunderkind*, l'enfant prodige, sera un personnage public.

Plus tard, Clara et Robert Schumann auront la même attitude. Ils écriront ensemble « Le journal de la vie maritale » (voir bibliographie ci-dessous) dans lequel la présence d'un tiers, le lecteur, est évidente. Ils n'ont pas Facebook pourtant !

Le père Wieck nous apprend un fait : le silence de Clara après le choc du divorce de ses parents en 1824 qui la coupe brutalement de sa mère pendant presque vingt ans. Clara parle peu, écrit très mal pour une enfant de son âge (une lettre de Robert se souviendra de ses difficultés). Clara communiquera donc par le piano.



Friedrich Wieck vers 1828.

(Maison natale de Robert Schumann, à Zwickau)

Friedrich Wieck est l'un des professeurs les plus réputés d'Allemagne. Reconnaisant les talents de sa fille, il veille ce pendant à ne pas en faire un prodige de foire. Clara Wieck ne se produit sur scène qu'à dix ans, dans sa ville natale à Leipzig, au Gewandhaus qui sera pour elle une deuxième maison. L'histoire a gardé de nombreux témoignages de l'extraordinaire capacité de Clara en tant qu'interprète. Cette jeune prodige deviendra la coqueluche de Leipzig, de l'Allemagne et d'un cercle de musiciens comme Paganini, Mendelssohn, Liszt et Chopin qu'elle rencontre à 12 ans à Paris.

Elle a 18 ans quand Liszt se précipite à Vienne car il a entendu parler d'une pianiste si brillante qu'il craint

la concurrence ! « Son talent me charma, écrit-il. Il y a chez elle une supériorité réelle, un sentiment profond et vrai, une élévation constante. » Il lui dédie ses *Etudes* d'après Paganini... ce qui prouve le niveau de virtuosité dont est capable la jeune pianiste.

Plus tard, les filles de Clara témoigneront des facilités techniques de leur mère : elle s'exerce sans y prêter attention en parcourant son courrier ou en parlant avec ses filles sidérées de son insolente facilité.

Condition féminine et composition

Enfant, Clara improvise et compose en 1832 son opus 1 : *Polonaises*. Son père l'encourage. Voici ce qu'écrivit Liszt à Marie d'Agoult à propos de Clara. « Ses compositions sont vraiment très remarquables, surtout pour une femme. Il y a cent fois plus d'invention et de sentiment réels que dans toutes les fantaisies passées et présentes chez Thalberg. » Sigismund Thalberg (1812-1871) est un pianiste et compositeur autrichien. On connaît à ce jour 20 opus publiés sous le nom de Clara Wieck ou Clara Schumann.

Son œuvre majeure est son *Concerto pour piano* opus 7, créé le 1837 au Gewandhaus de Leipzig. La critique est cinglante et injuste. « Il ne saurait être question à proprement parler d'une recension puisque nous avons à faire avec l'œuvre d'une femme », écrit Carl Ferdinand Becker dans la revue musicale tenue par... Robert Schumann.

Pour Robert, l'objectif était la réunion de leurs deux noms sur la couverture. Il le lui dit déjà en 1833 puis 1839. Mais à cette époque, Clara a déjà abandonné le combat de la composition : « Il fut un temps où je croyais posséder un talent créateur mais je suis revenue de cette idée. Une femme ne doit pas prétendre composer. Aucune encore n'a été capable de le faire, pourquoi serais-je une exception ? Il serait arrogant de croire cela, c'est une impression que seul mon père m'a autrefois donnée. » (Lettre du 26 novembre 1839)

Le mariage en 1840 avec Robert Schumann n'aide pas Clara à s'affirmer comme compositrice. Une femme mariée perd ses droits. Robert a un certain sens du qu'en dira-t-on. Pour contourner les obstacles, elle lui offre des œuvres pour son anniversaire. Il les accueille sans les soutenir. Il la



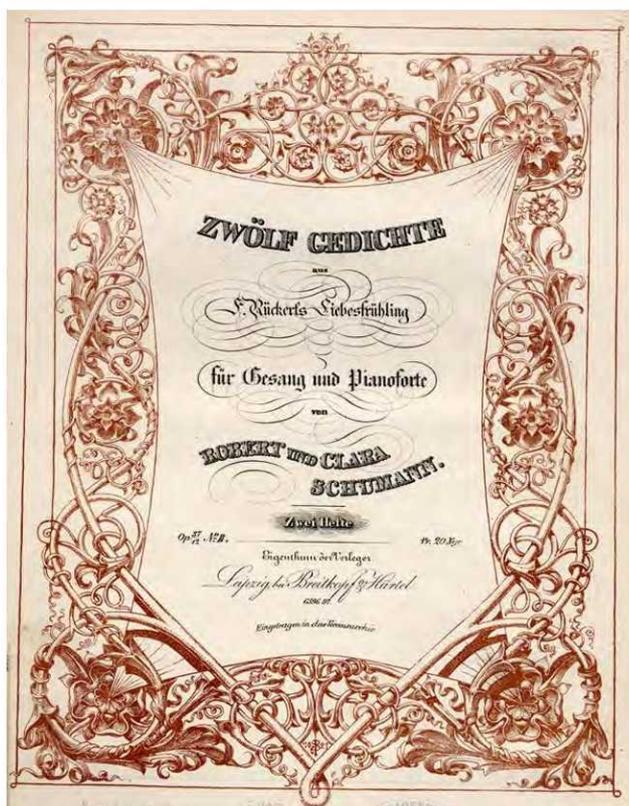
La salle de concert de l'ancien Gewandhaus de Leipzig, où Clara Wieck se produisit à l'âge de dix ans. Devenue comme sa seconde maison, elle y créa en 1837 son *Concerto pour piano*, op. 7.

Aquarelle sur dessin à la plume de Gottlob Theuerhauf (1833-1911)
conservée au Stadtgeschichtliches Museum Leipzig

pousse néanmoins à écrire, comme lui, des lieder, genre qu'on laisse bien volontiers aux femmes (quand elles sont autorisées à composer !), au contraire des grandes pièces symphoniques, plutôt le domaine pour les hommes. Elle répond qu'elle n'est pas « capable » (mensonge !) et qu'elle préfèrerait travailler la fugue avec un professeur. Il refuse. Lors de leur premier Noël commun, elle lui livre finalement quatre lieder. Il est bluffé. Les partitions sont publiées avec ses lieder à lui. Leur Opus 37/12 paraît le 13 septembre pour l'anniversaire de Clara... mais rien n'indique dans les compositions ce qui vient de Clara ou de Robert. Ont-ils réalisé leur idéal de fusion conjugale ?



Robert Schumann.



Page de titre des « Douze Poèmes extraits des "Liebesfrühling" de Rückert pour chant et piano » publiés conjointement par Robert et Clara Schumann.

En 1847 meurt leur premier fils (après trois filles) : Emil. Robert se remet à composer le lendemain. Clara, fatiguée sous le choc, n'y arrive pas avant 1853. Elle abandonne la création pure en 1854. La rivalité avec Robert est trop lourde.

« Que du reste votre misérable nature de femme vous soit rappelée, tous les jours, à chaque pas de votre vie par les seigneurs de la création serait un point qui pourrait vous mettre en fureur et vous faire perdre toute féminité, si le mal ne s'en trouvait pas ainsi empiré. » (Fanny Mendelssohn)

Le mariage avec Robert Schumann

La rencontre a lieu à Leipzig, Clara a huit ans. Robert dix-sept. Il vient prendre des cours de piano chez son père, Friedrich Wieck. Robert parle d'elle comme d'un « ange musicien ». Il est fasciné par ses mains. Plus tard, Robert se blessera la main... la laissant jouer pour eux-deux.

En 1836, le père Wieck fait tout pour les séparer. Jalousie ? Peur de perdre sa *Wunderkind* fabriquée par ses soins ? Sur les affiches des concerts, le nom de Clara Wieck est dix fois gros comme celui du compositeur Robert Schumann. C'est elle la star. Pourtant, elle choisit ce jeune homme inconnu, sans le sou. Elle reconnaît son génie. Son père est furieux que sa fille n'épouse pas un prince. Peut-être est-il conscient et soucieux de la condition mentale (sa fragilité psychique) et physique (la syphilis) de Robert ? Je suis personnellement convaincue que Friedrich avait reconnu les symptômes de la syphilis et connaissait les possibles conséquences de la maladie et son traitement à l'arsenic. Jamais il n'en est fait mention dans la correspondance avec sa fille. Cette maladie sexuellement transmissible est un tabou.

Cette grande séparation d'après 1836 est le début d'un dialogue amoureux et musical. Robert dans son op. 6 évoque la séparation en composant sur un thème de Beethoven « La Bien-aimée lointaine ». Clara répond en programmant ses œuvres lors de



Clara et Robert Schumann autour du piano
(daguerrotype de 1850).

ses concerts ou en composant sur des thèmes à lui. Il répond alors en intégrant des thèmes de Clara dans les *Davidsbündlertänze*. Lettre de Robert de 1839 : « À l'écoute de ta Romance j'ai entendu que nous devons nous marier. Je te dois toute ma musique. »

Leurs cinq années de fiançailles s'écoulaient donc surtout en correspondance littéraire et clandestine, et ils finissent par entamer un procès contre Friedrich Wieck pour pouvoir se marier. À l'aube de ses vingt-et-un ans, en 1840, Clara Wieck devient enfin Clara Schumann. C'est le début du Journal. Sous le choc du procès, ces deux célibataires « endurcis » ont du mal à s'accorder dans la vie quotidienne. Il n'y a qu'un seul piano dans la maison : mon piano relégué au second plan, écrit Clara qui s'en « cognerai(t) (l)a tête contre les murs ».

De quoi est mort Robert Schumann ?

Selon le livre de Philippe André « Robert Schumann, folie musique », Robert souffre de deux folies :

– une folie intime qui apparaît dès son adolescence : angoisse de mort, tristesse, dédoublement de la personnalité, troubles, inceste, névrose...

– La deuxième folie organique : elle apparaît à partir de 1844 quand les conséquences psychiques de la syphilis apparaissent.

À cette époque on n'a pas conscience des trois stades de la maladie. Maladie honteuse vénérienne

transmise la plupart du temps par le biais des bordels. On sait exactement quand Robert a attrapé la maladie car il consigne chaque fois qu'il a une relation sexuelle... Les conséquences physiques de la maladie sont : acouphènes, troubles de la parole, paralysie générale, asthénie, tremblement des mains. Les acouphènes pour lui compositeur équivalent à une folie. Il entend des sons « diaboliques ». Le fait que personne, aucun médecin, ne puisse le rassurer ou lui expliquer ce qu'il ressent a tendance à accroître sa tendance paranoïaque et son angoisse. Le traitement disponible au XIX^e siècle pour la syphilis est le mercure, poison notoire pour nous.

Comme le résume Brigitte François-Sappey : « L'histoire de Clara Schumann est celle d'un amour fou, qui n'empêcha ni Robert Schumann, son mari, de sombrer dans la folie, ni Clara de sacrifier son art pour lui. »

Les enfants de Clara et Robert

Huit enfants deux fausses couches très tardives sur treize années de vie conjugale... Nous avons déjà évoqué la mort de leur premier fils. La naissance de leur premier enfant, Marie est une fête mais la succession des grossesses pèse financièrement et moralement sur le ménage. Et sur la carrière de Clara qui, néanmoins, voyage et se produit sur scène alors qu'elle est enceinte.

Après la mort de Robert, Clara reprend les tournées pour nourrir sa famille. C'est Marie qui assura le rôle de mère : elle écrit à ses frères et sœurs en pension, leur rend visite pour leur anniversaire, etc. Ce sont dans ses bras que Felix mourut et elle qui organisa l'enterrement. Sans Marie, Clara n'aurait pu organiser toutes ses activités : Marie s'occupe de ses tenues, ses bagages en tournée, sa correspondance, ses élèves.

Selon Brigitte François-Sappey, musicologue et biographe de Clara Schumann : « Robert était un tendre, Clara une passionnée, cuirassée par le devoir. Veuve elle veilla à ses études... elle n'éprouva pas le besoin de les mater ».

Si Clara Schumann avait eu la pilule, elle aurait pu librement continuer sa carrière et sa vie de mère. Peut-être les relations avec Robert auraient-elles aussi été allégées. « Les Chants de l'aube », en 1853, est la dernière composition de Robert. Il note dans son carnet ce projet de composition : « Chant de l'aube. À Diotima ». Diotima est une référence à un roman poétique « Hypérion ou l'ermite de la Grèce » du jeune poète Höderlin. Il ne dédie pas cette pièce à Clara mais à Bettina von Arnim qui est venue lui rendre visite dans sa clinique quand Clara (sur ordre des médecins ?) ne s'y rendra pas... Diotima et Hyperion sont deux âmes sœurs. Il part à la guerre. Elle meurt sans lui. Ne reste que son chant. Diotima est la femme qui n'a jamais trahi... Clara l'a fait pour son père et fait de l'ombre à Robert

en tant que concertiste. Diotima se refuse à être mère quand Clara a huit enfants.

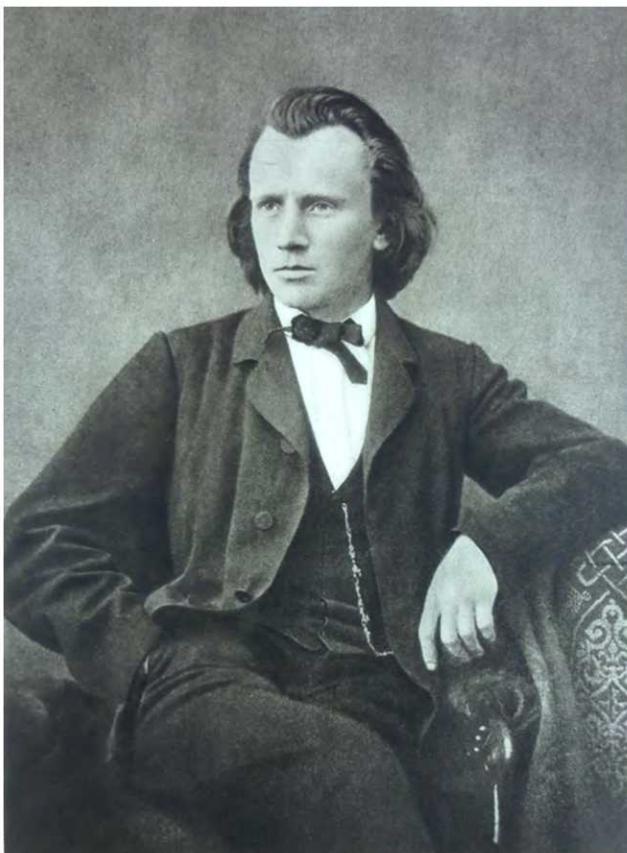
L'amour de Johannes Brahms

L'essentiel de la correspondance brahmsienne concerne le couple Schumann. Johannes Brahms, né en 1833 à Hambourg, leur rend visite en septembre 1853 au moment où Clara découvre qu'elle est enceinte pour la huitième fois, quelques mois avant l'internement de Schumann à Eindhoven, clinique psychiatrique à proximité de Bonn. Johannes à 20 ans. Clara 34. « Je sens que je ne pourrai plus aimer de jeune fille avant longtemps. Du moins, je les ai pratiquement oubliées. Elle promet seulement le paradis quand Clara nous le révèle. », écrit Johannes Brahms.

Brahms se met au piano dès la première visite. D'emblée, Robert et Clara sont frappés par le talent du jeune homme et eux, qui se méfient autant de Liszt que de Wagner, voient en Brahms le rénovateur de la musique allemande. Il va faire partie de la famille : il sera là lorsque Robert, quelques heures après une tentative de suicide dans le Rhin, sera interné. Brahms lui rendra visite. Lorsque Clara, pour nourrir sa grande famille, partira en tournée en Angleterre, c'est Brahms qui gardera les enfants : « Ferdinand est trop paresseux, Louis trop entêté, Felix est encore plus entêté et Genchen (Eugénie) est trop passionnée. Mais tous sont mignons et gentils », écrit-il.



Clara Schumann, la virtuose, en 1870.



Johannes Brahms en 1866.

Durant leurs 42 années d'étroite amitié, Clara et Brahms passeront peu de temps ensemble. Ils se rejoignent pour des concerts et réservent jalousement quelques moments estivaux de repos familial. Johannes parcourt le monde mais chaque fois qu'il l'appelle, Clara accourt. Comme le 10 avril 1868 pour la première audition du *Requiem allemand*, dédié à Robert. Alors qu'ils vivent l'une de leurs plus sérieuses disputes, il lui écrit humblement de venir. Avant de diriger son œuvre il remonte la nef de la cathédrale avec Clara à son bras (un vrai mariage !). Ils affichent au monde que ce *Requiem* a été écrit dans la pensée du défunt Robert Schumann.

Ces deux musiciens exceptionnels passeront les dernières années de leur vie à se chamailler. Ils ne sont pas d'accord sur les détails de l'édition des œuvres de Schumann, en particulier sur le projet d'édition du *Concerto pour violon* (il trouve l'œuvre géniale, elle la juge trop intense, révélatrice de la folie de Robert). Clara assistera à la plupart des créations des œuvres importantes de Brahms et en tant que pianiste en a assuré un bon nombre. Elle est sa première lectrice. Quand Brahms fait lire en priorité ses partitions à une autre femme, elle est jalouse.

A 54 ans, Clara vient de perdre sa mère, son père et sa fille Julie quand elle apprend l'issue fatale de la tuberculose de Félix. L'amour de Brahms s'interpose

LES ENFANTS DE CLARA

Sur ces deux pages sont réunis les portraits des 7 enfants de Clara et de Robert qui atteignirent l'âge adulte.

Marie (1841-1929), fut l'assistante de sa mère et supervisera sa biographie.

Elise (1843-1928), professeur de piano, épousa le négociant Louis Sommerhoff, dont elle eu 4 enfants.

Julie (1845-1872), tuberculeuse, part se soigner dans le Sud où elle rencontre et épouse le comte italien Vittorio Amadeo Marmorito di Radicati. Elle meurt à Paris lors de sa 3^e grossesse

Ludwig (1848-1899), a une crise nerveuse en 1870. Il sera plus tard enfermé à l'asile d'aliénés de Colditz où il mourra aveugle.

Ferdinand (1849-1891), bon pianiste amateur, fut employé de banque et eut 7 enfants. Il finit morphino-dépendant.

Eugenie (1851-1938), émigra à Londres puis en Suisse avec sa compagne, la soprano Marie Fillunger. Publia ses souvenirs et une biographie de son père.

Felix (1854-1879), nommé d'après le compositeur Félix Mendelssohn, ne connut pas son père déjà enfermé. Le plus doué artistiquement, son parrain Johannes Brahms mit en musique certains de ses poèmes. Il mourut de la tuberculose à 25 ans.

(Photos : Robert-Schumann-Haus Zwickau) M.C.



Elise Schumann (1843-1928)



Marie Schumann (1841-1929), l'aînée, vers 1871.



Julie Schumann (1845-1872), vers 1868.



Ludwig Schumann (1848-1899), vers 1864.



**Eugenie Schumann (1851-1938), en 1871.
Dessin de Rudolf Lehmann.**



**Ferdinand Schumann (1849-1891), vers 1869,
lors de son service militaire.**



**Félix Schumann (1854-1879),
le benjamin, en 1872.**

alors comme un bouclier entre le destin et l'aimée : « je t'aime plus que moi-même, plus que n'importe qui et plus que tout au monde », lui écrit-il.

Lettre de Clara à ses enfants : « comme un véritable ami, il vint pour partager toute ma peine. Donner de la force au cœur qui menaçait de se rompre. Il soutint mon moral, il éclaira mon âme de toutes les manières possibles. Il était, en résumé, mon ami dans le sens plus complet du mot. »

Témoignage d'Eugénie : « nous savions qu'il lui était dévoué corps et âme et qu'en dépit de ses manières brusques il l'aimait, il l'admirait plus que n'importe qui au monde. Plus que tout, nous l'aimions pour son amour pour notre mère. »

Brahms assista en mai 1896 à l'enterrement de sa vieille amie. Il écrit : « j'ai porté en terre aujourd'hui la seule personne que j'ai vraiment aimée. » Il mourra onze mois plus tard, le 3 avril 1897.

Conclusion : Une femme libre ?

On ne parle que de Clara à travers les hommes de sa vie : son père, son mari, son ami. C'est une lecture erronée de l'histoire.

Si Clara Schumann et Robert avait eu moins d'enfants...

Cela aurait allégé la pression financière du couple. Cette question de l'argent est au cœur de l'acceptation du mariage par le père Wieck. En témoignent les lettres où une amie des amoureux explique gentiment à Robert que le problème c'est qu'il ne gagne pas assez d'argent. Et Robert de répondre avec la liste de ce qu'il gagne et de ce que Clara gagne. Clara est choquée : « n'as-tu plus d'amour pour moi pour me faire une lettre aussi sèche ? Car fondamentalement la question du mariage n'était pas financière, je crois. »

Si Clara avait eu la pilule se serait-elle mariée à Brahms ?

Elle a été, comme une Cosina Wagner, la gardienne du temple Schumann. La veuve de Robert se devait d'être irréprochable si elle voulait maintenir intacte leur réputation à tous les deux. Elle veut garder la maîtrise de l'histoire, de ce qui restera pour la postérité. Et fait des coupes franches dans les lettres et les œuvres qui seraient trop révélatrices de la folie de Robert Schumann. Les deux livres qu'Eugénie Schumann légua à la postérité sont l'un, un hymne à la force créatrice de son père, l'autre à la force morale de sa mère.

Une partie de la correspondance entre Clara et Johannes a été expurgée par ses soins. Les lettres de Brahms et les extraits du journal de Clara témoignent pourtant suffisamment de leur douloureuse passion et de la nécessité de la contenir, tout en gardant leur profonde amitié. En se mariant, elle aurait risqué à nouveau de tomber enceinte... À la fin de leur vie, lorsque les relations entre Clara et Brahms se seront apaisées, ils se renverront leur correspondance, avec la promesse

que chacun détruise ses propres lettres, ce que fit, hélas, Clara, mais pas Johannes.

Si Clara avait eu la pilule aurait-elle plus composé ? Clara n'ose tout simplement plus composer et quarante années de veuvage se passent sans qu'elle reprenne la composition. Là, je pense que la condition féminine de l'époque a pesé lourdement sur son désir de création. Clara n'avait pas de modèle pour l'encourager, lui prouver qu'on pouvait être femme et créatrice. Les forces contraires étaient trop grande.

Séverine Garnier

Bibliographie succincte

- Philippe André : *Robert Schumann, folies et musiques*, Le Passeur, 2014.
- Robert et Clara Schumann : *Lettres d'amour*, Buchet-Chastel, 2015.
- Robert et Clara Schumann : *Journal intime*, Buchet-Chastel, 2009.
- Brigitte François-Sappey : *Clara Schumann*, Papillon, 2002.
- <https://www.schumann-portal.de>

Liste des compositions de Clara Schumann

- *Quatre Polonaises pour piano*, op. 1 (1829/1830)
- *Caprices en forme de Valse pour piano*, op. 2 (1831/1832)
- *Romance variée pour piano*, op. 3 (1833)
- *Valses romantiques pour piano*, op. 4 (1835)
- *Quatre Pièces caractéristiques*, op. 5 (1833 ?, 1835/1836)
- *Soirées Musicales*, op. 6 (1834-1836)
- *Premier Concerto en la mineur pour piano, avec accompagnement d'orchestre*, op. 7 (1833-1835)
- *Variations de Concert pour piano sur la Cavatine du Pirate de Bellini*, op. 8
- *Souvenir de Vienne, Impromptu pour piano*, op. 9 (1838)
- *Scherzo pour piano*, op. 10
- *Trois Romances pour piano*, op. 11 (1838/1839)
- *Douze chants sur Liebesfrühling de Friedrich Rückert pour chant et piano*, de Robert et Clara Schumann, op. 12 (Lieder n° 2, 4 et 11 de Clara, inclus dans l'op. 37 de Robert Schumann) (1841)
- *Six Lieder avec accompagnement de piano*, op. 13
- *Deuxième Scherzo pour piano*, op. 14 (1841)
- *Quatre Pièces fugitives pour piano*, op. 15 (1840 - 1844 ?)
- *Trois Préludes et Fugues pour piano*, op. 16 (1845)
- *Trio en sol mineur pour piano, violon et violoncelle*, op. 17 (1846)
- (op. 18 et op. 19 perdus)
- *Variations sur un thème de Robert Schumann pour piano*, « *Ihm gewidmet* », op. 20 (1853)
- *Trois Romances pour piano*, op. 21 (1853)
- *Trois Romances pour piano et violon*, op. 22 (1853)
- *Six Lieder sur Jucunde de Hermann Rollet*, op. 23 (1853)

LES SOUVENIRS DU DENTISTE DE WAGNER

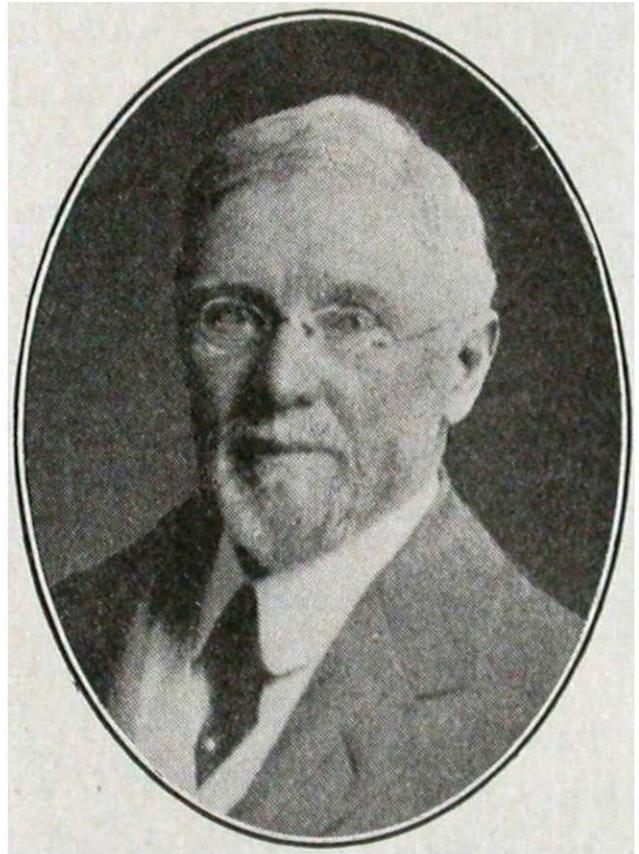
(suite et fin)

Il répugnait à parler anglais, dont il n'avait qu'une connaissance littéraire et avait l'habitude de dire : « Je parle anglais, mais seulement dans le dialecte du Nord du Pays de Galles ». Un jour, il me demanda l'origine de mon nom, en disant qu'il devait avoir une signification, comme en avaient en général les noms allemands. Je lui dis alors qu'il y avait autrefois un grand roi au Pays de Galles, dont le « Roi Cole » anglais n'était qu'une copie abâtardie.¹ Ce roi, dont le nom était Jen, était un modèle de tout ce qu'un monarque devrait être : pieux, savant, juste, généreux et, par-dessus tout, jovial. Tous les grands artistes de son époque étaient réunis à sa cour et ils étaient plus honorés que des princes. Ses heureux sujets jouissaient de sa joyeuse contenance et étaient si heureux de vivre sous son règne doux et prospère que, lorsqu'il mourut sans postérité, ils décidèrent qu'aucun successeur ne porterait ce nom aimé. Seulement, par la suite, lorsque paraissait un homme qui, par sa personne et son caractère, leur rappelait leur regretté souverain, ils le disaient « *of the kin of Jen* » (« de la famille de Jen »), et c'est de là que le nom de Jen-kins trouve son origine.

Le lendemain, il m'offrit un exemplaire de la traduction de l'*Anneau* en anglais allitératif d'Alfred Forman, que l'auteur avait envoyée au *Meister* et dont nous nous étions tous amusés la veille au soir. Il porte (je cite de mémoire car le livre est actuellement emballé et inaccessible), écrite de la main de Wagner, l'inscription suivante : « Traduit dans le dialecte du Nord du Pays de Galles, à l'époque du roi Jen, ancêtre de mon noble ami, Jenkins. »

Il y a beaucoup de légendes qui paraissent avoir un fondement tout aussi solide.

Je possède divers autres souvenirs du grand *Meister* dont vous autres enfants ferez grand cas. Parmi eux, il y a un exemplaire de l'arrangement pour piano par Joseph Rubinstein de la grande marche de fête composée par Wagner pour l'ouverture des célébrations en Amérique du centième anniversaire



Newell Sill Jenkins.

de la Déclaration d'Indépendance des États-Unis. La page de garde du livre porte ces mots :

Mein lieber Herr Jenkins !

In Umtausch unserer Hoffnungen rufe ich mit dieser freundschaftlicher Widmung Ihnen zu. Es lebe Amerika!

Ihr, Richard Wagner.

Mon cher Monsieur Jenkins !

En souvenir de nos espoirs mutuels, je vous crie avec ce gage d'amitié : Vive l'Amérique !

Votre, Richard Wagner.²

1. « Old King Cole » (« le Vieux Roi Cole ») est le héros d'une comptine anglaise attestée pour la première fois dans un ouvrage de William King de 1708 : « Le bon Roi Cole / A appelé pour son bol / Il a appelé pour ses trois violons ; / Il y avait violon, violon / Et deux fois violon, violon, / Car c'était l'anniversaire de ma Dame, / Ce pourquoi nous faisons fête / Et nous réjouissons. » Différentes autres versions existent. Le personnage a inspiré un court métrage de la série des « Silly Symphonies » (« symphonies folâtres ») de Walt Disney en 1933.

L'étymologie donnée par Newell Jenkins paraît être une de ces explications fantaisistes si nombreuses produites au XIX^e siècle. On semble s'accorder aujourd'hui sur le fait qu'il signifie tout simplement « fils de Jean », sans aucune référence à quelque souverain que ce soit. [N.d.T.]

2. À la même époque, Mme Wagner écrivit :

« Chez M. Jenkins :

Mon mari vous envoie ses salutations les plus cordiales accompagnées de la Marche américaine. Je me joins à lui et vous remercie pour toutes les belles choses qui viennent de vous, pour l'amusement qu'il y a dans l'album d'Eva qui contient un sens aussi sérieux, pour les excellentes huîtres, mais surtout pour vos bons sentiments, à votre épouse et à vous, à notre égard.

J'espère que vous vous portez tous les deux à nouveau bien et goûtez sinon la venue du printemps, du moins la disparition de l'hiver.

C. Wagner.

9 février 1879. »

Cette inscription fait allusion en partie à une espérance que nous nous nourrîmes tous les deux qu'il pourrait un jour se rendre en Amérique et en partie à la sympathie qu'il éprouvait pour ma croyance que l'Europe deviendrait un jour ou l'autre républicaine et non cosaque. Au sujet de cette composition, il me rapporta une anecdote caractéristique. Der *Festfeierfrauenverein* (Comité féminin des célébrations) lui avait demandé de composer une marche pour l'occasion, en lui offrant de beaux honoraires. Il avait accepté mais, accablé d'autres tâches, avait négligé cette œuvre. Enfin, assez tard, il commença à s'en occuper et, tandis qu'il travaillait et songeait à ce qu'un siècle de gouvernement républicain en Amérique signifiait pour le monde, l'importance de la circonstance s'imposa à lui et il l'acheva dans un état d'enthousiasme exalté. Il câbla en Amérique que l'œuvre était prête mais ne reçut aucune réponse. Au bout d'un moment, il se dit qu'il serait peut-être trop tard pour son utilité et fut cruellement déçu. Se trouvant un jour à Berlin, il porta par conséquent la partition jusqu'à la légation américaine, mais, comme l'ambassadeur était absent, il fut obligé d'expliquer la situation à un secrétaire.

Le discours de Wagner n'était pas toujours clair, parce que souvent la pensée était trop rapide pour la langue ; néanmoins, à sa manière fougueuse, il s'efforça d'expliquer l'historique de l'œuvre et qu'il était si fier de l'honneur de composer la Marche pour cette occasion, qu'il était tout à fait disposé à renoncer aux honoraires qui lui avaient été promis, si seulement il pouvait être tout à fait certain que la marche serait acceptée et exécutée. Il montra au secrétaire la devise, empruntée à Goethe, qui préfaçait la partition :

Nur der verdient sich Freiheit wie das Leben
Der täglich sich erobern muss.

Celui-là seul est digne de la liberté comme de la
[vie,
qui, tous les jours, se dévoue à les conquérir. ¹

Sur quoi le secrétaire éclata : « Monsieur, voulez-vous dire que le peuple américain a l'intention de vous dérober ! » ²

Le pauvre Wagner renonça à son explication comme parfaitement inutile, mais à son retour à Bayreuth trouva une communication du Comité satisfaisante en tous points, en ce qu'elle indiquait que la Marche serait acceptée et exécutée et, en outre, que les honoraires auxquels il était si bien disposé à renoncer étaient payés par câble.

1. Goethe, *Faust*, 2, V, traduction de Gérard de Nerval. [N.d.T.]

2. Le mot *erobern* [« conquérir »] a suggéré au secrétaire, qui comprenait apparemment mal l'allemand, l'idée de « dérober », ou bien il a risqué un pauvre jeu de mots.



« Finale du *Rheingold* » par Fantin-Latour.
Cette estampe était peut-être du nombre
des gravures envoyées par Cosima à Newel Jenkins.

Après la mort de Wagner, un autre souvenir fut donné à votre mère par Madame Cosima, accompagnant une lettre en date du 20 juin 1888. Elle écrivait : « Je joins aussi quelques gravures, françaises, qui sont maintenant devenues tellement rares qu'on ne peut plus les acheter et dont je serais très heureuse si Mme Jenkins voulait les accepter pour moi. Peut-être le fait qu'elles ont été pendant de nombreuses années dans la bibliothèque de Wahnfried permettra-t-il de jauger de leur valeur. (...) M. Latour fait partie des impressionnistes français et son grand tableau des Wagnériens à Paris y fit grand bruit. »

Nous connaissions la valeur, réelle et sentimentale, de ces gravures car elles avaient été offertes à Wagner par l'artiste lors de la première représentation de *l'Anneau* à Bayreuth et je les avais souvent vues et admirées suspendues aux murs de la grande bibliothèque.

Nous ne voulûmes pas les accepter, pensant qu'elles devaient demeurer dans la famille Wagner, mais Madame Cosima insista tellement qu'il fut impossible de refuser. Vous vous rappellerez tous comment elles ont pendues aux murs de notre bibliothèque pendant un quart de siècle.

J'ai toujours été fort impressionné par la dévotion de Madame Wagner pour son époux. Elle s'occupait de

lui avec une tendresse maternelle et un tact conjugal. Elle se dressait entre lui et toute contrariété. Il y avait d'innombrables questions pratiques exigeant constamment l'attention, des visites du maire ou de quelque comité, d'artistes aspirants, ou de constructeurs et d'architectes ; elle aplanissait tout avec chacun et les renvoyait satisfaits, sans une pensée de déranger le *Meister* en personne. Pendant tout ce temps, il était dans son bureau, travaillait sans dérangement, chantait de temps en temps, ou se précipitait vers le piano et frappait les touches encore et encore, puis retombait dans le silence tandis qu'il écrivait rapidement sa partition. Il paraissait travailler avec la plus grande concentration de pensée, mais une fois qu'il avait fini il était aussi enjoué qu'un enfant. Son épouse connaissait si bien ses besoins qu'elle choisissait toujours le bon moment, le ton exactement voulu et la meilleure tournure pour lui présenter toute question sur laquelle sa décision était nécessaire, avec pour conséquence que tout semblait s'accomplir facilement sans les moindres friction ou dérangement possibles.

En 1878, je reçus de Wagner une lettre remarquable. À cette époque, le découragement l'avait gagné de ne pas avoir l'assurance de pouvoir mener à bien ses projets pour perpétuer son temple de l'art à Bayreuth et il se demandait s'il ne pourrait pas trouver le soutien après lequel il aspirait en allant s'établir avec ses œuvres de manière permanente en Amérique, et si je pourrais l'aider à réaliser un tel projet. Il s'agissait évidemment d'une folie irréalisable mais c'était chose délicate que de le convaincre que ce serait malavisé de sa part. Nous allâmes à Constantinople en passant par Naples exprès pour parler avec lui et Madame Cosima et découvrîmes qu'ils étaient tellement emplis d'illusions quant à la situation en Amérique qu'il était vain de vouloir opposer des arguments à ce projet. Au cours de l'année suivante, cependant, il fut possible, grâce à l'aide de quelques-uns des amis et ennemis du grand *Meister* en Amérique, de lui faire bien comprendre que le lieu de son grand triomphe se trouvait dans son propre pays, parmi son propre peuple, et je fus heureux que l'on aboutît à ce résultat sans qu'un nuage ne pesât sur notre amitié. Votre mère et moi fûmes invités à assister à la première représentation de *Parsifal* le 26 juillet 1882. Ce fut, même pour moi, un très grand événement. J'ai, par nature, un amour pour la poésie, la couleur et la compréhension en peinture, mais ma profession m'a tellement absorbé que, malgré tous mes avantages, je n'ai pas pu cultiver les beaux arts au maximum de mes capacités limitées. Mais la musique a toujours été lettre close pour moi. J'ai souvent dit que j'aurais préféré écrire n'importe lequel des grands poèmes du monde plutôt que l'ensemble de la musique de tous les temps. Les enfants, vous vous rappellerez quelle

gêne j'ai été pour vous à l'opéra parce que la musique que vous aimiez tant ne se transformait pour moi, au bout d'une demi-heure qu'en un bruit dénué de sens et presque insupportable. La représentation de *Parsifal*, cependant, n'était pas de l'opéra ; c'était un drame musical mystique, composé par un grand génie et interprété par de célèbres artistes inspirés par l'enthousiasme religieux. À cette première représentation se trouvaient des célébrités musicales venues du monde entier, ainsi qu'un nombre considérable de disciples dévoués de Wagner. La ville tout entière avait un air de solennité, qui était aussi impressionnant qu'il était véritable, parce que chacun avait le sentiment de participer à un grand événement historique ; le public dans le théâtre, cependant, était dans les dispositions d'une assemblée de fidèles dans une cathédrale occupée à célébrer la Grand-Messe lors de quelque événement national mémorable. Bien que l'on eût demandé au public de ne pas applaudir, il y eut, après le premier acte, une explosion de plaisir spontanée, mais elle fut réprimée sur-le-champ quand le *Meister*, se penchant par-dessus sa loge, pria le public de ne pas troubler l'illusion. Je ne me rappelle plus si nous applaudîmes ou non car, à l'instar même de ceux qui possédaient la capacité de comprendre la musique, j'étais submergé par l'effet de ce drame magnifique.

Tout au long de mes relations avec Wagner, j'ai été de plus en plus impressionné par sa grandeur intellectuelle. Il était un homme à part de tous les autres par l'esprit et le dessein. J'en vins à comprendre la dévotion passionnée qu'il recevait de la part de ses vrais disciples, pour qui n'importe laquelle des imperfections qu'il pouvait avoir semblait ne pas avoir d'importance chez un génie aussi élevé et aux buts aussi nobles et je me réjouis de posséder pour moi-même un souvenir sans défaut de cet homme remarquable.

Le 13 février 1883, Wagner mourut subitement à Venise. Le matin de ce jour-là, son fils, Siegfried, que j'avais soigné, m'écrivit une lettre, en joignant quelque petit article, et la scella à cinq reprises, en employant le sceau de son père. Ce fut sans doute la dernière fois qu'il servit jamais. J'ai donné quatre de ces sceaux à des amis à titre de souvenirs, mais un a toujours été conservé.

Nous devions voir les Wagner à Venise ce même printemps.

Newell Sill Jenkins
(traduit par Michel Casse)

LE DOCTEUR JENKINS

DANS LE « JOURNAL » DE COSIMA.

1877

Vendredi 21 septembre.

M. Jenkins, un dentiste américain, vient de Dresde, comme je le lui ai demandé, pour voir R. ; cet homme fort gentil commence l'opération dès l'après-midi.

Samedi 22 septembre.

Nouvelle opération, R. la supporte avec patience et il dit que pendant l'opération d'hier, il a même composé ! Départ de M. Jenkins qui ne veut à aucun prix recevoir d'argent de R.

1879

Vendredi 24 janvier.

La nuit de Richard a été bonne et il travaille. À deux heures, nous avons la visite du docteur Jenkins qui vient examiner les dents de R. et qui se met au travail tout de suite après le repas ; R. se montre d'une patience et d'une gaieté merveilleuses. Il se

repose et, le soir, nous avons une étrange conversation. Cet excellent Américain est très surpris de l'état actuel des choses en Allemagne, mais il ne doute pas que les Allemands s'en sortiront magnifiquement. R. dit : « Oui, parce que nous avons eu des hommes comme Goethe, Beethoven et d'autres du même genre, mais demandez à ces hommes ce qu'ils ont ressenti ! » Il parle ensuite longuement de la myopie qui a fait que l'on n'a pas su réunir à nous des pays voisins de même race (la Hollande, la Suède, le Danemark, la Suisse). [...] Le docteur Jenkins nous apprend des choses très intéressantes sur les Nègres, dont R. s'imagine difficilement qu'ils puissent prendre part à la vie publique ; il dit que ce qui leur a donné une telle importance, c'est leur émouvante résignation à un cruel destin. Le docteur Jenkins raconte des choses émouvantes à propos des Allemands en Amérique et R. dit : « Les émigrés, ce sont les bons, comme autrefois les voyageurs errants étaient les héros, les philistins sont des sédentaires. » Comme le docteur Jenkins parle du malheur de n'avoir pas de patrie, R. dit : « Oui, d'où viendrait la tristesse si on ne l'aimait pas tant. »

Samedi 25 janvier.

R. a bien dormi, mais il ne travaille pas ; après avoir pris un petit déjeuner vers midi, il subit l'opération véritable qui est douloureuse et fatigante, puis il se repose ; il va ensuite se promener un peu et nous dînons vers cinq heures ; même s'il n'est pas tout à fait d'aussi bonne humeur qu'hier, il est pourtant très cordial. [...] Le soir, je dois conduire Lusch¹ à un bal, mais je reviens tout de suite après pour la retrouver un peu plus tard ; quand j'entre dans notre grande salle, R. est en train de jouer avec M. Rubinstein² la *Marche américaine* ; auparavant, ils avaient joué des passages du deuxième acte de *Parsifal*, ce qui avait fait grand plaisir à R. [...] Il dort profondément quand je reviens à trois heures.

Dimanche 26 janvier.

R. prend congé du docteur Jenkins après lui avoir offert hier un exemplaire du *Ring* avec une dédicace pleine d'humour : le docteur Jenkins avait parlé d'un Gallois, le roi Jen, qui aimait les arts, disant qu'il aimait beaucoup les Jens-Keens, faisant allusion à une plaisanterie de R. qui avait dit qu'il avait appris l'anglais au pays de Galles et qu'il parlait donc un mauvais dialecte !



Affiche de la création de *Parsifal* à Bayreuth.
Les deux premières représentations étaient réservées aux membres du comité de patronage.

1. Daniella, la fille aînée de Cosima et de Hans von Bülow.
2. Joseph Rubinstein (1847-1884), pianiste et compositeur russe. Familier des Wagner depuis 1872, il réalisa la transcription pour piano de *Parsifal*.

1880

Mardi 3 février.

Il pense toujours beaucoup à l'Amérique, il se fait apporter par notre ami Stein¹ une carte de l'Amérique du Nord, il veut écrire au docteur Jenkins et dit : « Ils nous dépasseront tous, tandis que nous autres, professeurs, resteront sur place avec nos "lunettes polyphoniques". »

Lundi 9 février.

R. écrit à M. Jenkins au sujet de ses projets.

Lundi 22 mars.

R. me dit : « [...] J'attends maintenant des résultats, mais ils ne pourront venir d'Allemagne, gouvernée par les Juifs et les professeurs. » « Si je ne pars pas pour l'Amérique, c'est parce que je suis trop vieux, parce que j'ai encore perdu dix ans. » À propos de la lettre de M. Jenkins, je remarque que les Américains ne surestiment pas leur pays malgré l'amour qu'ils lui portent [...].

Jeudi 1^{er} avril.

Il va si bien qu'il peut parler avec Jenkins de son intention d'émigrer.

Jeudi 8 juillet.

Comme je reviens d'une visite dans un pensionnat, je le trouve préoccupé de l'idée de partir pour l'Amérique ; les recettes que nous annonce l'ami Gross² n'ont pas été très bonnes et là-dessus, il reçoit des lettres charmantes d'Amérique et des nouvelles de M. Jenkins qui le séduisent beaucoup. [...] Le soir, nous bavardons de toutes sortes de choses, de Constantinople dont M. Jenkins nous fait une épouvantable description.

Lundi 12 juillet.

L'Amérique revient toujours dans nos conversations. R. préférerait y partir dès septembre, pour y faire fortune.

Mardi 13 juillet.

Ensuite, à nouveau l'Amérique – « je me réjouis déjà de notre fortune », dit-il en riant. [...] (Avant le bain, il m'a dicté une lettre à M. Jenkins au sujet de son voyage en septembre prochain.)

1881

Mardi 6 septembre.

Bonne nuit à l'Hôtel Bellevue ; première démarche pour les enfants, chez le dentiste, je les y laisse, je

1. Heinrich von Stein (1857-1887), philosophe. Il était le précepteur de Siegfried Wagner. (Voir à son sujet l'article de Houston Stewart Chamberlain publié dans les n° 332 et 333 du bulletin des Rencontres Wagnériennes.)

2. Adolf von Gross (1845-1931). Banquier de Bayreuth. Financier du festival de Bayreuth, sa gestion solide aida Cosima à pérenniser l'institution.

vais seule au musée, puis avec R. chez M. Jenkins et nous retournons tous ensemble au musée.³

Mercredi 7 septembre.

Nous allons ensuite à l'atelier de Kietz⁴ et nous avons enfin un très agréable dîner chez Jenkins. On parle des différents climats, R. affirme : chez nous, été et hiver se valent, les arbres verdissent par ennui.

Jeudi 8 septembre.

Je vais avec R. chez Jenkins où R. fait encore d'excellentes plaisanteries. À deux heures, nous déjeunons sur la terrasse avec M. Strecker⁵ à qui R. dit : « Mon dentiste m'a recommandé d'exiger une grosse somme de la maison Schott pour *Parsifal*. »

Vendredi 9 septembre.

À midi, il va voir M. Jenkins et, de là, nous allons chez les Pusinelli,⁶ chez lesquels nous nous sommes fait annoncer.

Samedi 10 septembre.

R. a eu une nuit agitée, il décommande le dentiste.

Dimanche 11 septembre.

R. n'a pas eu une bonne nuit, il se repose le matin, Fidi [Siegfried] va au temple, puis nous allons ensuite chez le pâtissier, ensuite chez Jenkins. De là, nous allons prendre le petit déjeuner chez nos amis Schlesinger.

Lundi 12 septembre.

R. a à nouveau une séance chez M. Jenkins qui le fatigue beaucoup.

Mardi 13 septembre.

R. a une dernière séance chez M. Jenkins [...].

1882

Mardi 5 septembre.

Notre polichinelle est de retour à la maison, c'est le nom que R. donne à Lusch et nous avons par Schnappauf⁷ des nouvelles de Siegfried qui est bien installé chez Jenkins.

Mardi 12 septembre.

Siegfried revient aujourd'hui ; son regard vif nous fait grand plaisir et ce que le docteur Jenkins nous dit de lui est extrêmement encourageant.

3. L'hôtel Bellevue de Dresde se trouvait alors juste derrière le Semperoper, sur ce qui est aujourd'hui la Theaterplatz.

4. Julius Ernst Benedikt Kietz (1815-1892), peintre. Wagner le connaissait depuis son premier séjour parisien de 1839-1842.

5. Ludwig Strecker (1853-1943), juriste de formation. Il avait repris la maison d'édition musicale Schott en 1874.

6. Le docteur Pusinelli fut l'ami et le médecin de Richard Wagner et de sa première épouse Minna à Dresde. Resté en bons termes avec les deux époux, il soigna Minna jusqu'à a fin.

7. Serviteur des Wagner.

EDWARD ROBERT HUGHES

Edward Robert Hughes est un peintre anglais, né le 5 novembre 1851 et mort le 23 avril 1914.

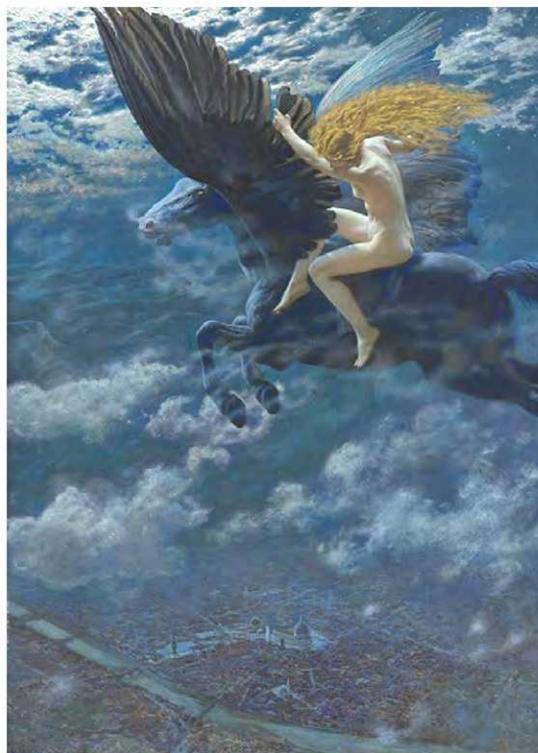
Influencé par son oncle Arthur Hughes, associé au préraphaélisme, il a subi une forte influence de ce mouvement. Il participe également du mouvement de l'esthétisme anglais. Il a beaucoup travaillé l'aquarelle, mais a aussi réalisé un certain nombre d'huiles sur toile.

Les ouvrages de Richard Wagner ont intéressé les préraphaélites (surtout *Tristan et Isolde* et *Tannhäuser*) attirés par un médiévisme fantasmé. Ils ont fort peu abordé le monde de la Tétralogie.

L'œuvre ci-contre, de 1902, est une gouache et pastel sur papier intitulée ***Dream Idyll*** (Idylle de rêve). Elle est diversement décrite soit comme une walkyrie, soit comme une sorcière.

En page de droite, une peinture des dernières années de sa vie, intitulée ***La Veille de la Walkyrie***.

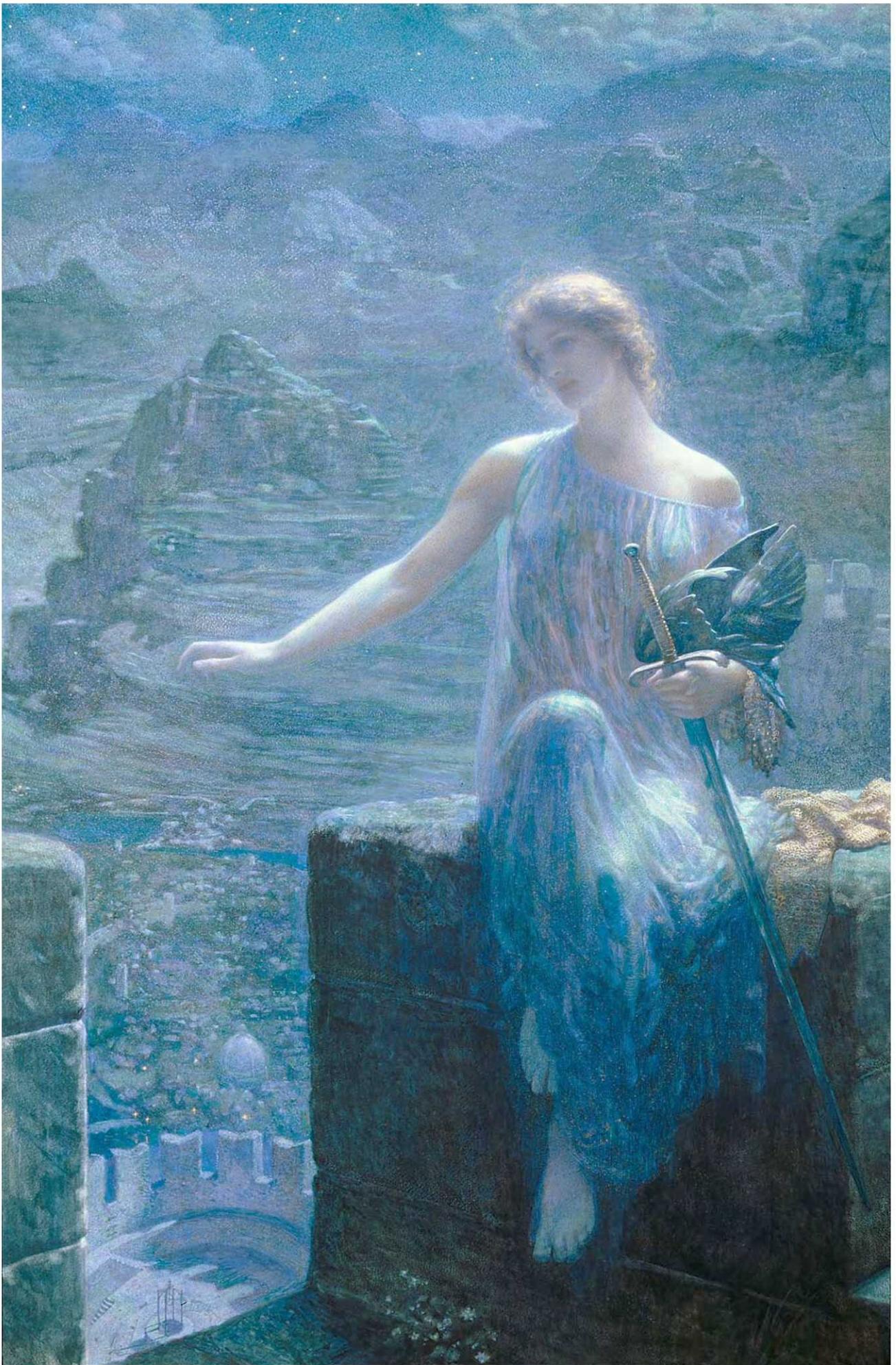
M.C.



QUELQUES SOUVENIRS DE L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE...



Photos : Marie-France Jacquin



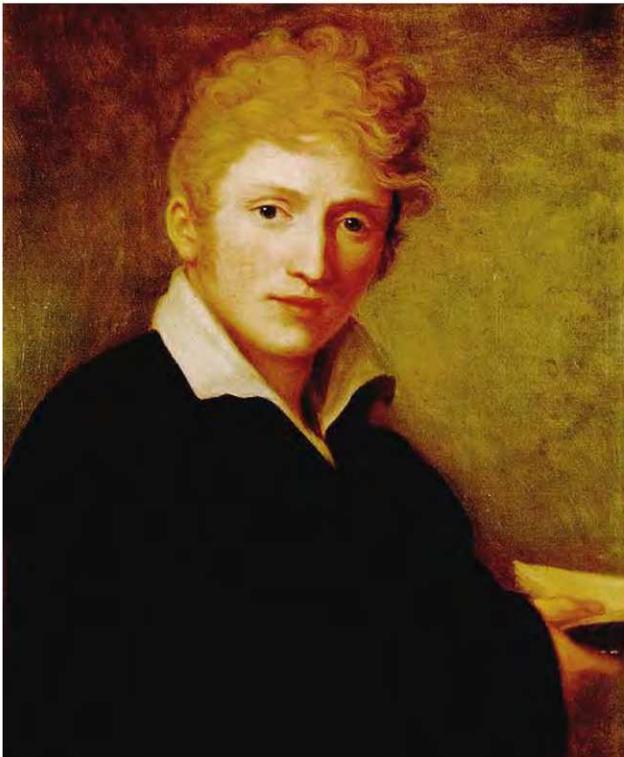
LETTRES DE RICHARD WAGNER A SA FAMILLE (8)

Suite de la publication des Lettres inédites de Richard Wagner à sa famille dans la traduction de Georges Khnopff parues dans la Revue politique et littéraire - Revue Bleue entamée dans le n° 328 (où vous trouverez la présentation générale de ces lettres et l'état de la famille du compositeur) et poursuivie dans les n°s 329, 331, 332, 333, 334 et 340.

À Cécile Avenarius

Venise, 28 janvier 59.

Sois assurée, chère Cécile, que je t'aurais écrit prochainement, même sans ta lettre d'aujourd'hui. Ne pas t'avoir répondu, l'année passée, me pesait toujours sur la conscience ; mais, certes, pas seulement comme un remords. Je mène une existence si extraordinairement solitaire, que je ne vis, pour ainsi dire, que des évocations de la fantaisie ou du souvenir. Bien que ce cercle soit fort étendu, tu y figures pourtant fréquemment ; il y a peu de temps je voulais m'informer de ton adresse, l'ayant perdue. Il m'est doux, maintenant, de l'avoir reçue de toi-même. Merci beaucoup pour ta communication d'aujourd'hui. Du *Lohengrin* à Berlin, je n'avais encore d'autres nouvelles que le contenu d'une dépêche de Bülow. La représentation fut, paraît-il, tolérable et l'accueil bon. En ce qui concerne le premier point et si cela pouvait me satisfaire, je laisse la question de côté ; mais, dans



Autoportrait de Geyer, le père de Cécile Avenarius et beau-père de Richard, qui conserva toujours une grande affection pour lui.

les conjonctures actuelles, le second point est pour moi le plus important, car mon attachement à la vie dépend, pour l'avenir, de recettes de ce genre les plus fortes recettes me viennent toujours des plus mauvaises représentations ! Mes œuvres ne me donnent du plaisir que quand je suis en train d'y travailler ; dès qu'elles sont terminées, elles ne me procurent que des tracasseries, et le seul bien qui en résulte, ce sont les moyens de me livrer à de nouveaux travaux, en me rendant l'existence possible.

Le portrait du père Geyer est maintenant toujours devant moi sur mon bureau. Quelqu'un de ma connaissance, qui faisait le voyage de Zurich à Leipzig et qui est lié d'amitié avec les fils de Herm. Br.,⁽¹⁾ m'a fait du portrait une photographie excellemment réussie, et, à son retour, m'a procuré la touchante surprise de me l'offrir. Ce portrait est l'un des rares objets que j'ai pris avec moi, à mon départ de Zurich. Il constitue un lien, grâce auquel je me sens rattaché au monde ; tandis que, autrement, le sentiment de la solitude et du détachement prédomine. J'ai écrit à Ottilie pour la remercier.⁽²⁾ Elle ne m'a pas répondu. Il y a quelque temps, j'avais besoin d'un livre de la librairie Brockhaus, dont l'acquisition dépassait mes moyens. J'écrivis donc à Hermann, lui donnai avis, et le priai de me procurer ce livre, comme pour lui-même, fût-ce en location.⁽³⁾ Lui, non plus, ne m'a pas répondu, bien que ma demande méritât, tout au moins, un « oui » ou un « non ».

Il m'est d'autant plus doux de constater, maintenant, que toi, tu ne t'es pas laissée effrayer par mon silence. Ta lettre d'alors m'arriva dans une période de trouble affreux. La véritable origine des chagrins sans nom, des secousses terribles, qui me frappèrent, l'an dernier, c'est le triste état de santé de ma femme. Bien qu'elle se soit conduite avec un manque de jugement et un esprit d'animosité inouïs, dans des circonstances extrêmement délicates, je ne puis, en fin de compte, vraiment lui en vouloir.⁽⁴⁾

(1) Hermann Brockhaus (1806-1877). Ce professeur de philologie classique et orientale avait épousé en 1836 Ottilie, une des sœurs de Richard Wagner. Ses frères Friedrich (qui avait épousé Luise, autre sœur de Richard) et Heinrich dirigeaient la célèbre maison d'édition Brockhaus fondée par leur père. (M.C.)

(2) La lettre n'existe plus.

(3) Même observation.

(4) Les « troubles affreux » auxquels Richard fait allusion est la crise d'avril 1858 où Minna alors veuve Mathilde Wesendonck pour lui reprocher ses relations avec Richard, ce qui mit fin à leur séjour à « l'Asile » de Zurich. Richard est depuis à Venise. (M.C.)

Chacun souffre à sa façon, elle aussi — mais elle souffre et souffrit particulièrement. Il faut se représenter l'état persistant d'un cœur malade comme peut l'être, momentanément, celui d'un être humain sous le coup d'une terreur mortelle et, outre cela, durant toute une année, en proie à l'insomnie pour ainsi dire absolue !⁽¹⁾ Il n'est pas possible de rendre un être, affligé de telles souffrances, responsable pour des actes qu'il commet dans un état de demi-folie. Cependant la vie en commun était devenue, finalement, intolérable. Il me fallait me procurer, par le moyen de la solitude, des forces nouvelles, pour pouvoir tenir bon ; le changement et la diversion, je le savais, devaient faire du bien à Minna. Il semble, maintenant, que l'existence lui soit devenue supportable à Dresde, quoique, à mon grand chagrin, j'apprenne qu'elle prête encore beaucoup l'oreille aux cancans. À présent que j'ai conquis un peu de repos et que je me suis, plus ou moins, ressaisi, j'ai pris la résolution de la traiter, toujours, avec ménagement et avec douceur ; il s'agit, avant tout, de lui relever le moral, dont dépend surtout son état. Sa vie repose si complètement dans mes mains que, de même que je pourrais lui donner rapidement le coup de la mort, je ne puis, naturellement, plus employer ces mains qu'à lui administrer des soins.

Il se passera quelque temps encore, avant que j'écrive à Clara⁽²⁾ : ce que j'aurais à lui dire m'impressionne trop violemment. Mais écris-lui, toi, qu'elle ne doit pas prendre en mauvaise part ma récente recommandation. Je crois pouvoir reconnaître, d'après les lettres de Minna, à l'époque où elle se trouvait auprès de Clara, que celle-ci avait les meilleures intentions du monde et, je le crois vraiment aussi, s'employa avec l'intuition la plus avisée, à peser, de façon quelque peu décisive, sur l'esprit de Minna, en ce qui concerne ses rapports vis-à-vis de moi. Dans une certaine mesure, ma lettre de Genève l'y avait autorisée. Tout ce qui peut ou pouvait me concerner devait, cependant bientôt, rester tout à fait hors de question, tant que j'avais devant les yeux le triste état de la femme angoissée et souffrant aussi, de façon si terrible, de sa maladie. Il me semblait que telle devait être la conviction de quiconque l'approchait de près et c'est pourquoi je priai Clara d'éviter seulement dans ses conversations avec Minna, tout ce qui pouvait lui causer de nouvelles émotions. C'est cette recommandation qui l'a peut-être froissée. Qu'elle se rende donc compte qu'il est trop tard pour toute espèce de démarche, notamment que ce serait une cruauté tout à fait inutile et infructueuse que d'amener Minna à la conscience de sa véritable

situation vis-à-vis de moi ; j'ai confiance, alors, qu'elle reconnaîtra que, une chose étant absolument impossible, mieux vaut avoir en vue l'autre, c'est-à-dire laisser affectueusement ses illusions à la malheureuse, afin de lui procurer le secours d'un peu de repos pour le reste d'une existence destinée aux souffrances et aux chagrins. C'est à cela, précisément, que je suis résolu. Car la seule satisfaction dont je puisse encore jouir, c'est de causer à autrui le moins de mal possible. Quiconque m'est tout proche saura, par le fait, se venir en aide à lui-même. Par contre, les plus graves soucis atteindront ceux qui me comprennent si peu.

Sur la tournure extérieure de ma vie à venir, je ne puis, pour le moment, presque rien te dire : je te remercie, néanmoins, pour ta sollicitude à cet égard. La grâce du Roi de Saxe, je puis difficilement l'espérer. Cependant, il n'est pas impossible qu'à la faveur d'une entente entre quelques princes, bien disposés à mon égard, j'obtienne, à titre exceptionnel, la permission de séjourner dans certains États confédérés, hormis la Saxe. Une décision doit intervenir dans le courant de l'année.

Avant tout, il est certain que ma nouvelle œuvre, *Tristan et Isolde*, sera donnée pour la première fois, en septembre, à Karlsruhe.⁽³⁾ L'hiver prochain, mon intention est de le passer, de nouveau, avec Minna. Où ? Cela dépendra beaucoup de son état de santé ; en tout cas, il faudra que je cherche pour elle un endroit du Midi, dont le climat soit particulièrement doux. Cependant, précisément sur ce point, c'est l'indécision absolue. Paris m'est des plus antipathiques. Venise, pour l'instant, me suffit amplement. Je vis ici, pour ainsi dire, à l'écart du monde entier, entre le ciel et la mer, dans la plus grande retraite. Par malheur, j'ai été malade ; non pas dangereusement, mais de façon très contrariante. Je pense rester ici jusqu'en juin.⁽⁴⁾

À l'occasion, demande donc à Édouard, s'il voudrait prendre la peine de songer à la meilleure façon, pour moi, de publier, avec le plus de chances de succès, le poème de l'Anneau du Nibelung. Je ne puis m'empêcher de croire que l'apparition de ce poème, par elle-même, constituerait un événement littéraire, et que l'œuvre aurait un succès durable. Pour cela,

(3) À la date de cette lettre, Wagner travaillait encore sur la composition de l'acte II, qu'il acheva le 18 mars 1859. Le troisième acte ne sera achevé à Lucerne que le 6 août suivant. Ces projets d'exécution à Karlsruhe n'eurent, bien évidemment, pas de suite. En 1861, des répétitions furent engagées à Vienne, mais arrêtées, l'œuvre étant jugée inchantable. Ce ne fut qu'après l'entrée en scène du roi Louis II que *Tristan et Isolde* put être enfin créé à Munich le 10 juin 1865. (M.C.)

(4) En fait, Wagner fut contraint de quitter Venise le 24 mars 1859, avant que la tension politique entre le royaume de Sardaigne et l'Autriche n'éclate en guerre ouverte. La France, liée par le traité secret de Plombières de l'année précédente, entra en guerre aux côtés de la Sardaigne et livra les deux batailles de Magenta et de Solferino. (M.C.)

(5) Édouard Avenarius (1809-1885), libraire éditeur chez Brockhaus, époux de Cécilie Geyer depuis 1840. (M.C.)

(1) Minna souffrait plusieurs années de douleurs et prenait (voire abusait) du laudanum. (M.C.)

(2) Clara Wagner (1807-1875), sœur de Richard. Cantatrice, elle avait épousé le chanteur Heinrich Wolfram qui, une fois sa carrière arrêtée, était devenu commerçant.

il faut cependant que les dispositions soient prises déjà lors de la publication, et la façon dont les Härtel apprécient et mènent des affaires de ce genre — comme simple accessoire d'un article musical de leur maison d'édition — ne me représente nullement le desideratum. Veuillez prier Édouard d'y songer.

On vient précisément me déranger: il faut que je termine.

Adieu, ma bonne sœur. Pense à moi et donne plus fréquemment de tes nouvelles. Si je ne réponds pas sur l'heure, ne l'attribue pas à de l'indifférence. Je suis toujours souffrant, le plus souvent par compassion et l'amertume diminue de plus en plus en moi.

Cela m'a fait du bien de pouvoir m'entretenir un instant avec toi. Salue cordialement pour moi ton mari et tes enfants, et sois toujours assurée de ma sympathie, aussi de mon affection.

Ton frère.

RICHARD.

À sa sœur Clara Wolfram

Biebrich, 2 juin 1862.

Ma chère Clara,

Des nouvelles de Minna, je dois conclure que le mariage de M...⁽¹⁾ a lieu ces jours-ci. Je suis, pour ce qui me concerne, à ce point sevré de toute vie de famille, oui, même de tous sentiments familiaux, qu'il faut, vraiment, une circonstance extraordinaire, pour me ramener dans ce cercle de relations sociales. Cependant, sois assurée que je n'aurais pas pu me résoudre à laisser passer cet événement, sans me rapprocher de ma fidèle vieille sœur par un cordial salut. Si nous vivions ensemble, tu recevrais, sans nul doute, des preuves plus continues de mon attachement. Étant donné ma vie présente, uniquement préoccupé, dans le calme et la retraite, de sauvegarder mon travail, mon dernier refuge pour me défendre du monde, et, cependant, à chaque instant menacé dans ce repos par des intrusions de tout genre, il me faut prendre, pour ainsi dire, en aversion tout rapport avec l'extérieur et me soucier d'éluder tout ce qui pourrait occasionner l'éparpillement de mon temps et de mon attention. Tu ne pourrais croire combien ce souci est fondé et combien je souffre, à tout instant, de l'agitation et de la non-réussite. C'est à tel point que, souvent, je me figure devoir abandonner tout espoir de m'entendre avec la race humaine, et notamment tout espoir de pouvoir frayer encore avec elle.

Sans doute une de ses nièces.

[L'original indique qu'il s'agit de « Mariechen », sans doute une fille de Clara et de Heinrich Wolfram, dont nous connaissons par ailleurs un fils prénommé Heinrich Eduard, né en 1833. (M.C.)]

Ces jours-ci, je reviens à Biebrich, de Carlsruhe, où finalement toutes mes expériences répétées m'ont amené, au cours d'une très émouvante conférence avec le Grand-Duc, à renoncer à toutes les espérances que j'avais fondées sur son amitié. En effet, je ne pouvais faire autrement que de me plaindre de son directeur du théâtre de la Cour, E. Devrient, en termes tels que, si je ne voulais à aucun prix perdre cet homme, il me fallait renoncer, d'autre part, à tous mes projets. Au cours de mon voyage de retour, et réfléchissant à mon avenir, mon esprit n'entrevoyait plus, comme unique refuge, que la perspective d'une mort prochaine. Arrivé à la maison, je trouvai une lettre de Minna, qui provoqua en moi les plus cruelles inquiétudes à son sujet. Car cette lettre me donnait véritablement l'impression d'une personne en proie à la folie. Elle doit se trouver, encore une fois, dans un terrible état d'exaltation ! Dieu veuille que son séjour à Reichenhall amène une amélioration ! D'après maints précédents, il est permis de l'espérer. Au surplus, il me faut croire qu'une interruption de certaine durée dans notre correspondance et la seule communication de l'indispensable, peut, maintenant, aider en quelque mesure à lui procurer le calme. Peut-être se ressaisira-t-elle, de nouveau, plus ou moins, lorsqu'elle arrivera à pouvoir s'occuper de la petite installation projetée à Dresde.

Pour ce qui me concerne, je prends toutes mes dispositions en vue de parvenir à terminer mon opéra et, ensuite, de pouvoir aller rejoindre Minna à Dresde. De tout cœur, j'espère et je souhaite, alors, que Dresde redevienne, peu à peu, mon home. Je n'ai pas d'autre plan ni d'autre souhait, car cette espérance est vraiment la seule, à laquelle je puisse encore fermement me rattacher. La pensée de la patrie et de la famille est ici d'un très grand poids et, quoique je n'aie encore parlé de la chose à aucun des miens, je puis t'assurer, en toute franchise, que votre proximité et la perspective de relations avec vous autres entre en ligne de compte, pour une grande part, dans mes souhaits, précisément pour ce qui touche la Saxe et Dresde.

J'accomplis aujourd'hui mon premier acte de rentrée dans le cercle de la famille, en te priant d'adresser à M... mes vœux de bonheur les plus sincères à l'occasion de son mariage. Tout ce que j'ai appris au sujet de son fiancé me garantit que ces vœux recevront leur accomplissement. Dis-lui qu'elle et son jeune époux appartiennent au groupe de personnes parmi lesquelles j'espère, un jour, bientôt, me sentir comme au milieu des miens.

Bien des choses de ma part, aussi, à ton bon mari ; veuille bien lui transmettre mes meilleures affections. Sois heureuse et, en toutes circonstances adverses, confie-toi au dévouement de :

Ton frère,

RICHARD.